COMPTE RENDU DES SÉANCES
DU GROUPE ROMAND DES ÉTUDES GRECQUES ET LATINES

I.

SÉANCE DU DIMANCHE 1er JUIN 1986

tenue à Sion sous la présidence de M. Ph. MUDRY

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Jean-Marc FRÉCAUT, *Ovide à Tomes, ou la lutte contre l'enlisement.*

Ce qui ressort d'une lecture suivie des élégies écrites par Ovide à Tomes, c'est le manque de cohérence dans le comportement de l'exilé qui, à aucun moment, n'a pu ou n'a voulu se résoudre à adopter une ligne de conduite précise et à s'y tenir fermement. Oscillant entre l'espoir et le désespoir, entre les chimères et la lucidité, entre le recours au pathétique et les diverses formes de l'ironie, entre les demi-aveux et les protestations d'innocence, entre la flatterie et la critique indirecte ou la révolte déguisée en face d'Auguste, Ovide a eu recours, à la fois instinctivement et délibérément, à tous les moyens qui lui permettaient d'échapper à la condition tragique du condamné à perpétuité. L'élégie *Pont.*, III, 7, adressée à ses amis, révèle bien la coexistence en lui de deux tendances incompatibles, la lucidité et l'aveuglement. Il sait pertinemment qu'il subit « une nécessité absolue », un exil qui ne finira pas, sans pouvoir, malgré tous ses efforts, y adhérer de toute sa volonté et la transcender victorieusement, c'est-à-dire la transformer en « une nécessité hypothétique ». Il tire toutes les conséquences logiques d'un raisonnement sans faille, sans les accepter intimement, car il refuse de « bien désespérer et de savoir en toute certitude qu'il est perdu », et toute sa lucidité aboutit à un trait d'aveuglement, à un regain d'espoir. Cette instabilité tenait sans doute à la mobilité de son intelligence, à l'ingéniosité de son esprit, et aussi à son manque de haine et de hargne, à son cœur tendre et peu rancunier. Une preuve qu'il était incapable de haïr avec force, c'est qu'il n'a pas écrit de *Châtiments*. La longue invective lancée contre un traître dans l'*Ibis* n'est pas le fruit d'une puissante verve satirique, mais témoigne d'une haine alambiquée et « littéraire ».

Et pourtant, Ovide a assumé en partie sa condition d'exilé et s'est acclimaté à Tomes au bout de plusieurs années — et après avoir subi une grave dépression nerveuse —, en éprouvant peu à peu de l'estime et de l'affection à l'égard des habitants, en s'entraînant à comprendre et à apprendre leur langage, et en composant même un poème en langue gétique, qu'il déclama devant des auditeurs (*Pont.*, IV, 13). Mais il s'agissait dans son esprit d'une acclimatation provisoire, en attendant le retour à Rome, et non du début de son intégration dans une nouvelle patrie, parce que, ô ironie ! le sujet de ce poème gétique était un panégyrique de la famille impériale romaine. Loin de s'en enorgueillir, il a honte d'être devenu *paene poeta Getes* (v. 18), et il tourne contre lui-même les traits acérés de l'ironie. Constatant ou croyant constater que ses progrès dans la langue barbare s'accompagnaient d'une dégradation dans le maniement de sa langue maternelle, il devint le Gétique malgré lui, car jamais il ne put se faire à l'idée que la route de Rome lui

était définitivement interdite. Comme il était profondément convaincu qu'en acceptant cette idée, il se condamnait lui-même à un exil sans fin, son mal était sans remède. Renoncer au plus petit espoir de libération, c'était en fait, selon lui, « renoncer à son propre moi » (H. FRÄNKEL). Voilà pourquoi l'exil fut pour lui une véritable incarcération, et Tomes une prison.

Incapable d'assumer pleinement sa condition d'exilé, Ovide a subi toutes les misères de l'exil sans en connaître les grandeurs, et il est digne de pitié pour n'avoir pas eu les compensations morales, gloire, orgueil, sombre délectation, joie profonde, illumination intérieure, dont ont joui d'autres célèbres bannis. C'est ce poète pitoyable que l'écrivain roumain, Vintila Horia, a totalement transformé dans son roman, *Dieu est né en exil*, Paris, 1960, en faisant de lui un homme ouvert sur l'extérieur, capable de se dégager de sa culture et de ses préjugés, de pressentir le déclin d'une civilisation au profit d'une autre, supérieure, un homme chez qui, à l'attente du retour à Rome, vient se substituer une autre attente, moins douloureuse et pleine d'espérance, un homme à qui les souffrances physiques et morales de l'exil vont faire entrevoir une vérité spirituelle plus forte que tout, essentielle. Tout cela est évidemment invraisemblable à la lumière des recueils poétiques écrits par le relégué de Tomes, boussole affolée dont l'aiguille ne cessa jamais de se tourner dans la direction de la Rome augustéenne.

II. — M. Erhard GRZYBEK, *Un témoin des rapports entre Rome et l'Égypte : le testament de Ptolémée VIII.*

Cet exposé visait à retracer, à partir du fameux texte épigraphique SEG IX 7, les relations entre Rome et l'Égypte au cours de la première moitié du IIe siècle avant Jésus-Christ. Il s'agissait d'analyser en détail divers événements qui mirent progressivement le royaume lagide dans la dépendance de Rome, ainsi que d'en étudier les causes et de proposer une chronologie cohérente.

Le texte de cette communication fera l'objet d'une publication ultérieure.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 22 NOVEMBRE 1986

tenue à Neuchâtel sous la présidence de M. Ph. MUDRY

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Francis VIAN, *Les retours des Argonautes et le progrès des connaissances géographiques.*

Alors qu'aucun poète après Homère ne chantera plus les navigations d'Ulysse et que seuls les exégètes tenteront de localiser, chacun à sa façon, les escales odysséennes, le retour des Argonautes a inspiré de nombreux auteurs au cours de l'Antiquité et chacun a voulu se distinguer de son prédécesseur en tenant compte du progrès des connaissances géographiques.

On peut distinguer sommairement quatre étapes.

I. Les *Argonautiques* préhomériques, pour autant qu'on puisse les entrevoir à travers l'*Odyssée*, rejettent l'action dans un univers purement mythique, dans un au-delà qui se confond avec le cours circulaire de l'Océan. Au VIIe siècle, Mimnerme (fr. 11, 5-7 DIEHL[3]) demeure fidèle à cette conception.

II. Avec Eumélos de Corinthe (VIIe siècle?), on observe un premier ancrage dans la réalité : Aiétès, qui est à l'origine un roi de Corinthe, émigre non plus dans une fabuleuse Aia, mais en Colchide (fr. 1-3 KINKEL). Hésiode (*Théog.* 340) fait